

Cependant, habitué qu'il était à ne rien faire et à satisfaire tous ses caprices, il ne put se résoudre à changer de vie et à demander au travail les ressources qu'il accorde à tous les résignés.

Il alla donc trouver sa sœur Marguerite et lui adressa la même requête qu'il avait adressée à son père, c'est-à-dire si elle consentirait à l'héberger et à le nourrir, lui, sa femme et sa descendance, dans le cas où il se marierait.

Marguerite Nulty, qui est mariée à un M. Poudrier demeurant à Waxford, répondit comme son père, savoir que ses charges de famille ne lui permettaient pas le luxe de ce surcroît de consommateurs. Bref, ce fut un refus net et définitif.

Tom, alors, s'en alla rêvant, résolu en apparence à se mettre au travail afin d'amasser de quoi entrer en ménage.

Cette résolution, on le comprend, ne pouvait être vraiment sérieuse chez un pareil sujet. Ce n'était qu'une idée momentanée, très vague, très confuse. Aussi, à peine Tom eût-il fait quelque chemin sur la route qui devait le conduire chez l'entrepreneur à qui il se proposait d'offrir ses services, il se ravisa et, le front bas, comme chargé d'un poids douloureux, il revint tout songeur vers la maison.

Il était près de midi.

C'était un jeudi, le 4 novembre.

Les champs étaient déserts et silencieux. Une bise mordante soufflait dans les arbres squelettes et arrachait brutalement les dernières feuilles pourprées qui se cramponnaient aux branches dénudées. Dans cette solitude rude et sauvage, Tom réfléchissait pour la première fois.

Il songeait que le travail est pénible et il avait la faible intuition que c'est une peine imposée à l'homme par Dieu. A ce moment il entrevit tous les obstacles qui se plaçaient alors entre son état actuel et son projet de mariage, sa passion pour la danse, son amour pour le violon, sa tendresse pour l'oisiveté, et il songeait avec amertume.

Il pensait que si la maison paternelle n'était pas encombrée par ses sœurs et par son petit frère, il pourrait, lui, Tom, jouir avec une compagne de son choix de la vie inutile qu'il avait toujours menée : boire, manger, dormir, vagabonder, fumer, danser, et le reste, sans être jamais astreint au plus petit travail.

Le front bas, il avançait machinalement en méditant sur l'avenir, lorsque l'idée mauvaise qui avait germée en son cerveau prit soudain une consistance terrible.

Quoi ! ses trois sœurs ! son petit frère ! voilà donc les ohétifs obstacles à ce qu'il considère comme son bonheur ?

— Eh bien, mais, puisqu'ils me gênent, se dit-il, qu'ils meurent ! C'est alors que faisant volte face sur la route, il regagna la maison, déterminé au massacre libérateur.

En effet, la disparition subite de ses trois sœurs et de son frère pouvait seule lui faire place au foyer paternel, pour lui et pour sa future femme.

Sans doute il aimait bien les êtres qu'il vouait ainsi à la mort en une pensée de froid égoïsme, mais il préférait avant tout ses aises,